



TYPES POPULAIRES.

LA FILLE DE FABRIQUE.

Il est six heures du matin, le brouillard règne dans toute sa densité, les rues se peuplent du monde artisan, les cheminées lancent dans les cieux une fumée compacte, premier jet d'une flamme ardente, les sonnettes retentissent sous la main des laitiers et les servantes accourent pour recevoir l'inséparable compagnon du café; la plus grande activité règne dans la cité; le charpentier, tenant sous son



bras le petit sac qui renferme son déjeuner et fumant gaiement sa première pipe, se dirige d'un pas ferme vers l'atelier; le gagne-petit roule joyeusement sa machine à repasser et s'arrête partout où a sonné le laitier, parce que c'est l'heure la plus favorable à son commerce : d'abord les maîtres dorment, ce qui procure à la cuisinière le plaisir ineffable de causer impunément, ensuite on a toujours quelques petites choses à faire raccommoder à l'insu des maîtres, par le gagne-petit qui se prête volontiers à la chose, d'autant plus que son amour-propre et sa bourse y gagnent considérablement; le marchand de légumes conduit avec l'auxiliaire d'un gros chien, bien portant, attelé devant la roue, sa marchandise fraîchement coupée et que bientôt vont s'arracher les cuisinières qui le favorisent de leur pratique; ces femmes à formes herculéennes qui achètent aux servantes les vieux habits et les bouteilles cassées, commencent leur ronde habituelle, parce que c'est l'heure des innocents larcins domestiques et des licences hardies en fait d'estimations : un habit et un pantalon passables seront jugés hors d'œuvre, par conséquent susceptibles d'être vendus; pour ce qui regarde les bouteilles, je me rappellerai toute ma vie, d'avoir vu des servantes qui les cassaient tout exprès pour les vendre après, parce que les bouteilles intactes servent encore dans le ménage.

O admirable industrie! ô génie commercial que Robert-Macaire n'eût pas désavoué!

Au milieu de cette population active qui se croise dans toutes les directions, voyez sortir de cette petite rue noire et enfumée, une jeune fille leste et bien portante, chaussée d'élégants petits sabots noirs, imitant le plus possible la forme des souliers, coiffée d'un petit bonnet, blanc le lundi et excessivement douteux de couleur le samedi, enveloppée d'un mantelet de cotonnette qui atteint rarement la longueur voulue, et portant à la main, soit une cafetière, soit un petit coquemar de cuivre bien propre, bien luisant, qui contient la boisson nécessaire pour le déjeuner; voyez-la, dis-je, se diriger joyeuse et svelte vers la fabrique où elle travaille, sourire en passant aux malins propos de quelque gai menuisier qui la suit autant, que la direction de sa course s'harmonise avec celle de la jeune ouvrière, et tout à coup précipiter sa marche comme si l'heure avait déjà sonné. Détrompez-vous, la cloche n'a pas encore retenti, la fille de fabrique vient d'apercevoir au coin de quelque rue un jeune garçon qui, comme elle, se dirige à son ouvrage, et qui n'est pas indifférent aux premières émotions qui se font sentir en elle. Les quelques minutes, encore disponibles, sont employées à faire un bout de chemin ensemble; on se demande des nouvelles de la santé, on cause un peu des projets pour le lundi, on se regarde avec joie, et après avoir ainsi puisé du bonheur et du courage pour toute la journée, on se quitte avec un joli signe de tête, et la cloche sonne.

Or, vous avez facilement deviné que le jeune ouvrier est l'amoureux; et pourquoi pas, s'il vous plait? la pauvre fille de fabrique, dont la jeunesse est si esclavée, qui porte la lourde chaîne du travail du matin jusqu'au soir, qui se meurtrit parfois les mains pour nourrir son père, sa mère et ses petites sœurs, pourquoi à cette triste vie d'amertume ôteriez-vous la seule pensée qui ranime

et vivifie tout, l'amour? Oh! parcourez avec moi les différentes époques de cette existence, et, après avoir tout bien vu, bien senti, vous direz qu'il fallait quelque chose de doux, pour supporter cette triste et sérieuse monotonie.

Le plus souvent, le père de la jeune fille est un manœuvre, un maçon, ou bien lui-même un ouvrier de fabrique; sa mère est une lavandière qui outre son état, vend encore des oignons et des pommes devant sa fenêtre, lesquelles marchandises sont ordinairement confiées à la garde de quelque vieille grand'mère. Ses frères ont acquis cet esprit d'ambition qui gagne tout le monde aujourd'hui; ils travaillent avec ardeur pour être menuisiers et devenir par la suite des *baes*; c'est leur but, c'est l'unique, et le plus souvent ils y parviennent à la longue, parce que les gens qui suivent avec persévérance une seule voie, parviennent.

La petite, dès l'âge de six ans est confiée à des voisines qui travaillent aux fabriques, et va acquérir les principes de son état futur; on conçoit qu'à cet âge on ne peut guère être propre à la besogne, mais on se familiarise avec le travail, on sent en soi l'activité animale qui demande de l'occupation, on se forme petit à petit. Alors il vient un temps où ces efforts sont récompensés, où l'on vient toute joyeuse et toute fière, montrer aux parents une petite main bien salie par le travail, au milieu de laquelle le contre-maître a déposé le salaire mérité. Dès lors la petite fille est quelque chose : elle a le droit de parler, de crier même, ses parents passent sur beaucoup d'espiègeries, ses frères la brutalisent moins, les grand'mères la caressent davantage et dans le quartier on commence à la trouver gentille. C'est au milieu de ces occupations que quatorze ans sonnent au cadran de sa jeunesse; les capacités augmentent son salaire; elle prend place au milieu de ses compagnes et travaille sur la même ligne, l'esprit grandit et le cœur s'aperçoit de quelque chose de neuf, qui vient jeter du trouble sur son existence jusqu'alors si insouciant; les jeunes garçons la regardent, et ce regard fait que les siens cèdent et ne peuvent soutenir le combat; en sortant de la fabrique on la lutine, elle ne sait que faire parce qu'elle comprend, sans savoir pourquoi, que répondre à cela serait mal, elle continue son chemin, elle rougit et elle s'étonne de ce qu'elle réfléchit. Le moment le plus pénible de son existence est arrivé. Son père veille sur elle, plus de cette liberté qui venait après les heures du travail charmer son repos, plus de cette franchise folle, de ces courses sur le rempart voisin, de ces chutes sur le gazon qui faisaient rire jusqu'aux larmes, plus rien! parce qu'elle est devenue grande, et que ses cheveux noirs sont lissés sur son front, plus rien, parce qu'elle est devenue coquette!

Si la jeune fille ne se soumet pas à l'autorité paternelle, malheur à elle! sa destinée sera maudite, parce que son père la chassera et que le démon du mal s'emparera d'elle; malheur! parce qu'avant dix-huit ans son mauvais génie la conduira dans quelque mauvais lieu, dans quelque mauvais cabaret, où elle sera servante; malheur! parce que, si elle est jolie, il se trouvera dans ce monde des spéculateurs, qui la retireront de la misère et qui feront un trafic infâme de sa beauté. Telle est sa destinée si elle écoute les mauvais conseils, et si l'esprit d'indépendance ne domine point ses actions.

Mais l'heure du déjeuner sonne; l'obéissance alors est si grande dans l'atelier que la main s'arrête au premier coup de cloche, quand bien même il n'y aurait qu'une seconde de temps à employer pour terminer la fraction de besogne commencée, la conversation se généralise, on se verse mutuellement la bienheureuse et réconfortable jatte de café, on y plonge sa tartine de pain noir, et on mange avec appétit parce qu'on a travaillé avec ardeur. Le contre-maître va et vient, gronde ou loue, punit ou récompense d'une mauvaise ou bonne parole, jette un regard scrutateur sur l'atelier et voit avec plaisir que l'ordre règne partout; alors toutes les faces s'épanouissent parce qu'on a vu que le contre-maître était content, et cela fait du bien à la conscience; on lève sur lui des regards pleins de confiance et on se hasarde parfois à lui adresser la parole, qu'il réponde ce qu'il veuille, on sera content.

Les jeunes filles ne disent rien, mais soyez sûr que le contre-maître va venir auprès d'elles. C'est un homme dans la force de l'âge, d'une humeur gaillarde et sur les lèvres duquel plus d'une plaisanterie bouffonne s'est proménée: il caressera le menton de la plus jolie et lui dira qu'il faut travailler; naturellement cette apostrophe vaut une réponse, laquelle réponse est suivie d'une réplique et d'un petit soufflet, vulgairement appelé tappe; ainsi de suite, jusqu'à ce que l'heure du travail résonne, ce qui ne se fait pas attendre, vu que le déjeuner ne dure que vingt minutes au plus.



e tout temps les femmes ont été employées dans les fabriques; au temps des Romains, époque à laquelle les manufactures belges étaient déjà connues, on les faisait travailler, de préférence aux hommes. Au règne de Charlemagne les Francs offrirent à leur roi un manteau de laine, tissé dans les provinces belges par des jeunes filles; ce fut surtout à l'époque des croisades que les ateliers de manufactures manquèrent de bras, les grands motifs de religion et les promesses

pompeuses des nobles arrachèrent une foule d'artisans à leurs foyers. De retour de leurs expéditions, les guerriers belges rapportèrent avec eux le goût des arts et du luxe: on envia les richesses de l'Italie et les magnificences du Levant; nos vaisseaux sillonnèrent la Méditerranée; les Italiens peuplèrent les routes de Flandre, et le commerce prit cet élan qui le conduisit à ce point de prospérité où il brilla depuis. Les premières branches du commerce dans notre pays furent les fabriques de laine, la draperie et la teinture en écarlate. Pour prouver à nos lecteurs combien était recherchée cette importante branche de notre prospérité, il suffira de citer le fait suivant: pour récompenser le zèle de Thierry, comte de Clèves, l'empereur Henri III, lui donna le burgraviat de Nimègue, le château impérial nommé le *Valken-hof*, et le droit de péage, à condition de lui envoyer

annuellement, trois pièces de drap fabriqué avec de la laine d'Angleterre (1). Louvain était renommée pour ses draps : en 1350, il y avait quatre mille tisserands. Une loi ordonnait aux fabricants de faire au moins une pièce de drap par an. Bruxelles, parmi ses manufactures de laine, comptait avec orgueil celle des frères du tiers ordre de Saint-Augustin, située rue Fossé aux loups. La ville d'Ypres, irritée de ce que ceux de Poperingue avaient contrefait ses draps, leur livra la guerre ; il y eut une mêlée sanglante, dans laquelle le capitaine des Poperingeois fut tué et les siens défaits. Anvers fut en retard et ne compte ses fabriques que vers le quatorzième siècle. Lierre comptait, en 1590, pour le moins trois cents métiers. Gand possédait quarante mille métiers ! ce nombre incroyable est attesté par Van Lom dans son *Beschryving van Lier*, page 50 à 46. Lorsque la ville de Gand devait marcher contre l'ennemi, ce corps de métiers armait parfois dix-huit mille hommes. Bruges fournit les tapisseries qui parèrent les rues de Londres, le jour où Edouard III y fit son entrée triomphale après la victoire de Poitiers en 1357 ; et Malines comptait, en 1570, trente deux mille métiers. Les villes du Hainaut tiraient aussi leurs richesses de leurs fabriques.

Que le lecteur nous pardonne d'avoir jeté ce rapide regard sur notre passé et d'être par là, sorti de notre sujet, mais nous avons cru nécessaire de lui rappeler, en peu de mots, les efforts naissants d'une industrie si large et si étendue aujourd'hui.

Qui que vous soyez, si vous rencontrez la fille de fabrique, sortant de l'atelier et se dirigeant en hâte vers la maison paternelle, où l'attendent la soupe et les pommes de terre, prenez garde que votre sourire soit moqueur ou goguenard. La fille de fabrique a cela dans son caractère, c'est qu'il est rare qu'une seule personne passe devant elle sans que cette dernière la tourne en ridicule avec ses compagnes : un chapeau à bords plus larges que les autres, des gants blancs, une grosse canne, un gilet rouge, suffisent pour exciter sa verve caustique qui est, je vous assure, dans son langage pour le moins aussi mordante que bien d'autres. Les sarcasmes pleuvent sur le passage de l'infortuné porteur de l'objet critiqué ! Croyez-moi, si vous avez quelque chose de fashionable dans la tournure, remettez votre course à un autre moment, à moins que vous n'ayez l'héroïque courage de traverser cette mer orageuse, et d'essuyer ces flots de plaisanteries qui surgiront à vos côtés. Ce que la fille de fabrique aura dit de spirituel, se communiquera à tous les caractères expansifs de ces compagnes, tout aussi vite que ces cartes que vous avez pliées en deux et que dans votre toute jeunesse, vous vous êtes amusé à faire choir sur la table ; c'est un brouhaha général, un charivari indéfinissable ; heureux ! sept fois, sept fois heureux s'il se trouve auprès de vous une rue, une toute petite rue, et dites que la providence a eu pitié de vous.

Le repas terminé, on apporte sur la table la bouilloire où se trouve le café. Le café ! jouissances et voluptés de ce monde, qu'êtes-vous auprès de cela ; admirable découverte pour le peuple, incomparable remède et consolateur de toutes les

(1) *Pont. histoire Geldr.*, p. 85, (Mémoires de l'Académie, 1778. Bruxelles. — Analyse du mémoire du sieur Verhoeven).

misères qui assiègent l'humanité des carrefours ! Le café peut être appelé à juste titre le *dulcissime rerum* du peuple artisan. Le plus souvent, il y a des voisins qui viennent prendre la tasse et cela réciproquement ; le dimanche il y aura du sucre candi en pièces sur une soucoupe ébréchée, les jours de la semaine il n'y aura que du café ; le chef de la famille se sert le premier, ensuite vient la mère, puis celui ou celle qui procure le plus d'argent par son labeur ; il est rare que l'on cause de ce qui s'est passé dans l'atelier, parce qu'il est juste qu'on se débarrasse un moment de tout ce qui pourrait rappeler la peine ; on parle de la noce qui doit se faire le mercredi chez quelque habitant du quartier, les garçons écoutent avec intérêt ; la jeune fille écoute avec trouble : si elle est méchante, elle sera fortement jalouse de la fiancée, si elle est bonne, elle sera peinée. Mais, si par exemple elle est courtisée, c'est bonheur et joie, c'est avenir ; elle établira sur sa rivale une supériorité qui sera toujours en sa faveur, elle trouvera n'importe quoi à redire au mari, vous pouvez être sûr qu'elle décidera cette union mal assortie, et tout cela parce qu'on se marie avant elle ! voyez donc !

Une heure sonne, tout le monde se lève, excepté la mère qui reste à la table pour laver la vaisselle employée pour le repas. Chacun va à sa besogne, la jeune fille beaucoup plus vite que les autres, parce que le jeune ouvrier en question la guette au coin d'une rue. On se parle, on se donne mutuellement un pas de conduite, ce manège bien innocent conduit jusqu'à la fin du quart d'heure de grâce. La jeune fille entre dans l'atelier, se débarrasse de son petit mantelet, ôte ses sabots pour être plus à l'aise et travaille en chantant le couplet à la mode, lequel couplet consiste toujours en un air d'opéra, dont les paroles ont été parodiées par le récit de quelque aventure récemment arrivée dans la ville.

Le travail de la fille de fabrique est d'une monotonie désespérante, aussi ses yeux sont parfois occupés de tout autre chose que de la besogne qu'elle exécute, à peu près comme ces aveugles qui marchent sans indécision dans des localités à eux connues. Son regard se reporte tantôt à gauche, tantôt à droite. L'été, elle considère le ciel, le feuillage, les oiseaux, tout ce qui lui parle d'amour, d'espérance et de bonheur. L'hiver toute sa tendresse retombe sur la bienfaisante chaufferette qui ranime ses doigts engourdis, à moins cependant, que la générosité du contre-maitre ne lui ait accordé une de ces bonnes places, tant enviées auprès du calorifère.

Arrive le goûter, de tous les repas le plus triste, peut-être parce qu'il est le plus court, peut-être aussi parce qu'il n'y a plus rien dans le coquemar. Oh ! mais que cela ne vous inquiète pas, les filles de fabrique sont bonnes entre elles, le café se prête sans usure ; il y a dans l'âme de ces jeunes ouvrières, le germe de cette sociabilité tendre et intime qui les rend égales en sentiments généreux.

Mais cette vie ne peut pas toujours durer, aussi vient-il un jour où, en rentrant de la besogne, la jeune fille voit sur la porte son père qui l'attend d'une mine grave et sévère ; d'un signe de tête il se fera suivre et la pauvre enfant tout émue, de ce qui va arriver, marche d'un pas indécis et cherche à deviner ce dont il va être question.

— Mitje (en Belgique la fille de fabrique s'appelle le plus souvent *Mitje* ou *Zisca*), votre amoureux m'a parlé ce matin.

Ici l'horizon de la jeune fille s'élargit, il y a de l'air dans la nature et un beau soleil sur la campagne.

— C'est un garçon qui travaille bien l'acajou, le voulez-vous pour mari?

Qu'est-ce que vous voulez que la pauvre enfant réponde?

Le père, qui comprend ce que cette position a de doux et de pénible, termine le colloque par une phrase sacramentelle, mais qui acquiert alors une portée toute nouvelle : — Travaillez bien et soyez sage!



Gare! qu'elle passe la jeune fiancée, petits enfants retirez-vous, compagnes, au large! Soyez envieuses, car son bonheur est grand et sa joie est immense; jeunes garçons, riez et plaisantez si vous le voulez, mais tâchez de refouler au fond du cœur la rage qui vous prend, de ne pouvoir être le mari de cette jeune fille, à laquelle toutes les félicités du monde sourient depuis ce matin : la maison paternelle est riante et gaie, le futur chante le refrain du *Maçon*, du *courage*, en *ménage*, etc., la mère compte sur ses doigts l'argent qu'il faudra pour la noce, et le père va s'enquérir chez le commissaire de l'endroit, des formalités à remplir pour le mariage.

Ici la destinée de la jeune ouvrière prend un caractère sérieux, c'est maintenant elle qui reste à la maison, tandis que son époux va gagner le salaire de la journée, c'est maintenant elle qui va avoir la direction de son jeune ménage;

voyez-la , rêveuse et pleine d'avenir, sourire à tous ces petits enfants qu'elle espère que Dieu lui accordera. Voyez-la tressaillir d'allégresse à la vue d'une grosse petite boule, bien ronde , bien grasse , qui sort de la fabrique où a travaillé la mère , et revient au logis, couverte des pieds à la tête de coton et de poussière; voyez cette heureuse femme , tenant ses enfants sur son sein et remplir ce devoir maternel si doux au cœur aimant , et sur la porte un homme jeune encore , bien dispos , le rabot à la main , la pipe en bouche , et des larmes de joie dans ses yeux !...

Heureuse femme ! heureux époux ! le bonheur pénètre partout où réside la vertu.

**LES BELGES
PEINTS
PAR EUX MÊMES**

